

Repères conceptuels

D) Concepts exprimant des opérations intellectuelles et des types de discours

Intuition / Intuitif : Acte par lequel l'esprit saisit immédiatement quelque chose. Intuition vient du latin *intueri* qui signifie voir ou regarder ; connaître quelque chose par intuition, c'est le connaître immédiatement, de la même manière que l'on voit immédiatement les choses autour de nous lorsque nous ouvrons les yeux. Par l'intuition, on n'accède pas à l'objet ou à la connaissance par de longues médiations, comme dans le mode discursif de connaissance ; on est instantanément en face de l'objet ou de la connaissance en question. L'intuition se sent, elle s'expérimente ; on ne saurait retracer par des mots précis le cheminement accompli par l'intuition ; et, de ce fait, on ne peut en aucune manière démontrer l'intuition, on peut simplement dire qu'on l'a eue, et inciter autrui à ressentir la même intuition : on ne prouve pas ce qui est évident. On peut distinguer deux tendances différentes dans l'utilisation du concept d'intuition : une première tendance, héritée du cartésianisme, qui voit dans l'intuition une opération intellectuelle permettant de comprendre quelque chose de manière évidente ; une seconde tendance, héritée du kantisme, qui voit dans l'intuition (*Anschauung*) une présentation concrète de la réalité, que ce soit dans son aspect sensible ou intellectuel. Par ailleurs, on relève deux attitudes opposées face à l'intuition comme opération intellectuelle : ou bien on accorde notre confiance à l'intuition, et on tend à en faire un mode privilégié de connaissance (Bergson est le représentant le plus fameux de cette attitude) ; ou bien on se méfie des soi-disant pouvoirs privilégiés de l'intuition et on estime que derrière les intuitions se cachent des inférences invisibles ou des pressentiments vagues et injustifiés (le positivisme logique du cercle de Vienne, et notamment Moritz Schlick, a beaucoup œuvré pour lutter contre la croyance dans les vertus épistémologiques de l'intuition).

Discursivité / Discursif : Exact opposé de l'intuition, il s'agit d'un mode de connaissance indirect passant par une série de médiations complémentaires les unes aux autres afin de parvenir à la connaissance. Comme le mot l'indique clairement, la discursivité renvoie à l'élaboration d'un discours, et plus précisément un discours rationnel ; en utilisant les riches ressources de notre langage, nous nous efforçons de créer des raisonnements s'enchaînant rigoureusement les uns aux autres comme les maillons d'une chaîne afin d'atteindre la vérité. La difficulté vient de ce que le discours rationnel exige de la patience et une attention soutenue : alors que l'intuition délivre sa lumière immédiatement, le discours présuppose que l'esprit fasse un travail ardu pour espérer atteindre le résultat recherché. Le discours rationnel nécessitant une éducation du *logos* demande une discipline difficile à suivre ; toutefois, tous ces efforts ne sont pas vains et gratuits, puisque c'est uniquement par le discours rationnel que notre savoir peut se développer et que les sciences ont pu prendre la forme efficace que l'on connaît maintenant.

Déduction : « Opération par laquelle on conclut rigoureusement, d'une ou de plusieurs propositions prises pour prémisses, à une proposition qui en est la conséquence nécessaire, en vertu des règles logiques. » (Lalande). Sans la déduction, on resterait toujours figée sur une seule vérité ; par l'opération de la déduction, on peut enchaîner les vérités les unes aux autres, et c'est ainsi que le raisonnement progresse. Les mathématiques offrent les plus rigoureux exemples de déductions : ainsi, en s'appuyant sur le théorème de Pythagore, et en ayant connaissance de la longueur de deux côtés d'un triangle, on peut en déduire de manière rigoureuse la longueur du troisième côté. La forme la plus célèbre de déduction est le syllogisme, dont le fonctionnement a été pour la première fois formalisé par Aristote dans son *Organon*. Voici un exemple de syllogisme :

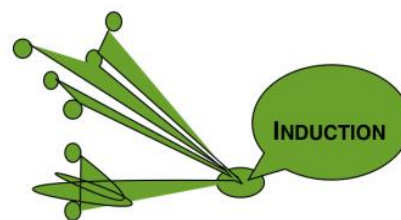
Prémisse majeure : Tous les hommes sont mortels

Prémisse mineure : Or, Socrate est un homme

Conclusion : Donc, Socrate est mortel

Il est facile de tomber dans des erreurs de raisonnement en croyant pratiquer une déduction, notamment si, par précipitation, on tient pour valides des prémisses douteuses. S'il est relativement aisé de vérifier la validité des prémisses en mathématiques, il est beaucoup plus difficile de le faire dans les sciences qui ne sont pas formelles ; ainsi, il faut que l'esprit soucieux d'atteindre la vérité se montre extrêmement vigilant et s'efforce de vérifier avec la plus grande attention les prémisses, parfois implicites, contenues dans ses déductions.

Induction : Opération, opposée à la déduction, par laquelle on généralise des énoncés particuliers sous la forme d'une proposition universelle. L'esprit s'appuie sur les données de l'observation pour constater des faits particuliers, et de cet ensemble de faits constatés, il induit une proposition universelle. L'exemple classique pour illustrer l'induction est celui du cygne blanc : si on constate qu'à chaque fois qu'on observe un cygne, celui-ci est blanc, on pourra en induire que tous les cygnes sont blancs. C'est pourquoi on dit que l'induction est amplifiante : à partir d'un certain nombre de faits constatés, on amplifie notre connaissance en rendant universelle une proposition qui, à la base, n'est que particulière (« ce cygne blanc » répété plusieurs fois se transforme en « tous les cygnes sont blancs »). Toute la question est de savoir dans quelle



Cas particuliers → Généralisation

mesure cette opération est valide : en effet, je ne peux jamais être assuré à 100% qu'il n'y a pas quelque part un cygne d'une couleur différente de ceux que j'ai l'habitude de voir ; c'est ainsi que les Européens, qui ont longtemps pensé que tous les cygnes étaient blancs, ont été surpris de voir qu'il y avait en Australie des cygnes noirs... Il faut donc bien prendre conscience que l'induction, dans la mesure où elle se fonde sur la base fragile de nos habitudes (comme l'a bien montré Hume), est une opération qui aboutit à un résultat qui n'est jamais que probable. L'induction est une opération utile pour orienter notre réflexion, pour nous donner des pistes, mais c'est uniquement par la déduction que notre connaissance pourra prendre une forme vraiment rigoureuse.

Analyse : Processus de décomposition d'un ensemble, décomposition qui peut être réelle, matérielle (l'analyse chimique qui sépare les éléments distincts d'une substance), **ou intellectuelle, conceptuelle** (on sépare dans notre pensée les éléments distincts de quelque chose). L'analyse procède par division afin que l'esprit puisse plus facilement comprendre ce dont il est



question ; on ne peut pas comprendre un ensemble trop général, on est obligé de d'abord connaître les parties qui composent cet ensemble. **Par l'analyse, on passe du plus complexe au plus simple**, et c'est seulement en procédant ainsi que nous pouvons avancer dans la résolution de nos problèmes. Comment pourrait-on comprendre un phénomène aussi complexe qu'une société humaine, si on ne la décomposait pas au préalable en parties distinctes, plus simples et plus faciles à étudier ? Comment pourrait-on progresser dans notre connaissance de ce qu'est l'homme, si on ne prenait pas la peine de diviser la question de l'identité de l'homme en plusieurs problèmes spécifiques distincts ? La nécessité de séparer

les difficultés fait l'objet de la seconde règle de la méthode donnée par Descartes dans son fameux *Discours de la méthode* : « Diviser chacune des difficultés que j'examinerai, en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre. » L'analyse est donc une opération indispensable pour avancer dans les connaissances, et les sciences, en se spécialisant toujours davantage à mesure qu'elles progressent, ont pu tirer un grand bénéfice de cette capacité de l'esprit à diviser les problèmes pour mieux les maîtriser.

Synthèse : Processus opposé à l'analyse qui consiste à unifier, matériellement (comme dans la synthèse d'un élément chimique, quand on réunit artificiellement des éléments qui sont normalement séparés), **ou intellectuellement des parties distinctes afin d'en faire un ensemble cohérent**. Dans un mouvement exactement inverse à celui de l'analyse, la synthèse s'appuie sur plusieurs éléments distincts afin de les réunir en un ensemble, et ce mouvement de l'esprit n'est pas moins nécessaire que le premier ; si on n'analyse pas, on se retrouve face à des réalités trop générales qu'on ne peut comprendre, et si on ne synthétise pas, on se retrouve face à un conglomerat désordonné de faits et de connaissances qui n'ont pas de sens pour nous. La recherche de la synthèse est exprimée par la troisième règle de la méthode de Descartes, soit juste après la règle de l'analyse : « Conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés. » **Il y a donc un ordre par lequel l'esprit doit procéder : il doit d'abord analyser, et ensuite seulement synthétiser**. Nos sciences actuelles peinent parfois à élaborer des synthèses satisfaisantes ; par exemple, les physiciens cherchent en vain depuis des décennies une théorie assez globale pour synthétiser les analyses de la physique microscopique et de la physique macroscopique. Il en va de même pour la sociologie, qui parvient à réaliser des rigoureuses analyses de détails, mais qui ne parvient pas facilement à trouver un cadre théorique global pour insérer ces analyses dans une synthèse réunissant un ensemble cohérent de connaissances. D'où la nécessité d'essayer, au fur et à mesure que les sciences progressent, de synthétiser la multiplicité des connaissances diverses apportées par les analyses des disciplines complémentaires entre elles. Hegel disait : « Le vrai, c'est le tout » ; toutefois, bien que quelques rares métaphysiciens caressent encore le rêve orgueilleux de pouvoir unifier dans un système parfaitement ordonné l'ensemble des connaissances caressant le rêve d'atteindre une sorte de savoir absolu, tout semble nous porter à croire que l'esprit humain est condamné à ne proposer que des synthèses modestes et limitées : laissons donc à Dieu le privilège de la synthèse totale !

Expliquer : Dans son sens le plus général, **expliquer signifie faire comprendre**. Quand quelqu'un ne comprend pas une idée ou un mot, je cherche à le lui expliquer, donc à lui faire comprendre ce qui n'a pas été compris. Dans son sens le plus spécifique, expliquer s'oppose à comprendre depuis la mise en place de cette distinction par le philosophe Dilthey ; **expliquer serait le procédé intellectuel réservé aux sciences de la nature et consisterait à montrer comment le phénomène que l'on cherche à expliquer dépend d'une loi**. On peut ainsi expliquer le mouvement des planètes autour du soleil en faisant appel à la loi de la gravitation de Newton d'après laquelle les corps s'attirent de façon inversement proportionnelle au carré de la distance qui les sépare.

Comprendre : Dans son sens le plus courant, **comprendre, « c'est saisir par l'esprit »** (définition du Littré). Dans son sens le plus spécifique, **comprendre s'oppose à expliquer quand on veut désigner l'opération intellectuelle qui serait le propre des sciences de l'esprit (ou sciences humaines)**. Comme le dit Rickert (qui a approfondi dans son œuvre l'opposition entre expliquer et comprendre) par la compréhension « l'esprit connaissant réussit à s'identifier aux significations intentionnelles, essentielles à l'activité historique, concrète, d'un homme ». Autrement dit, **la compréhension nous permet de nous ouvrir à l'autre ; la connaissance ne se fait pas par l'extériorité d'une loi, comme dans l'explication, mais par la saisie de ce qui se passe dans la conscience d'un autre homme**. La compréhension peut donc être vue comme un effort de sympathie, dans

son sens étymologique (*sentir avec*) ; on cherche à établir un accord entre notre conscience et la conscience de quelqu'un d'autre. Il s'agit d'une ambition noble et généreuse, mais l'idéal de la compréhension pose de multiples problèmes : puis-je comprendre tous les hommes, même ceux qui sont très différents de moi ? Puis-je comprendre la cruauté absolue ou le fanatisme aveugle ? Ai-je besoin d'avoir été fou de jalousie pour comprendre un homme fou de jalousie ? Peut-être que l'on ne peut jamais complètement harmoniser notre conscience avec celle d'autrui, et qu'il y a toujours un décalage non négligeable entre moi et l'autre, mais que, au moins, et c'est ce qui importe, je suis capable de découvrir le sens qu'a un sentiment dans la conscience d'autrui : même si je n'ai jamais été fou de jalousie, en essayant de me mettre à la place de cette personne et en interprétant ses émotions, je peux découvrir la signification de cette passion. Les artistes et les historiens contribuent particulièrement au difficile effort de faire comprendre les hommes dans leur inépuisable diversité.

Croire : C'est quand on estime que quelque chose est vrai sans que l'on soit capable de justifier rationnellement notre opinion. Alain a écrit une belle et complète définition de la croyance en proposant une hiérarchie intéressante : « C'est le mot commun qui désigne toute certitude sans preuve. La foi est la croyance volontaire. La croyance désigne au contraire quelque disposition involontaire à accepter soit une doctrine, soit un jugement, soit un fait. On nomme crédulité une disposition à croire dans ce sens inférieur du mot. Les degrés du croire sont les suivants. Au plus bas, croire par peur ou par désir (on croit aisément ce qu'on désire et ce qu'on craint). Au-dessus, croire par coutume et imitation (croire les rois, les orateurs, les riches). Au-dessus, croire les vieillards, les anciennes coutumes, les traditions. Au-dessus, croire ce que tout le monde croit (que Paris existe même quand on ne le voit pas ; que l'Australie existe quoiqu'on ne l'ait jamais vue). Au-dessus, croire ce que les plus savants affirment en accord d'après des preuves (que la terre tourne, que les étoiles sont des soleils, que la lune est un astre mort, etc.). Tous ces degrés forment le domaine de la croyance. Quand la croyance est volontaire et jurée d'après la haute idée que l'on se fait du devoir humain, son vrai nom est foi. »

Savoir : Dans un premier sens, savoir, c'est savoir par cœur ; c'est la mémoire qui fait effort, non l'intelligence : on peut très bien savoir par cœur un poème sans y comprendre quoique ce soit. Ce savoir de mémoire n'est pas à mépriser ; notre esprit ne peut pas reconstruire toutes les connaissances du monde à chaque instant, et nous avons un indispensable besoin de connaître de nombreuses choses par cœur afin d'avancer plus rapidement dans nos réflexions. Cela dit, dans son sens le plus haut, savoir, c'est avoir en son esprit une « croyance vraie justifiée » comme le dit Platon dans le *Théétète*. Cela implique que l'on estime vraie une proposition qui l'est vraiment (sinon ce serait une erreur et non un savoir), et surtout que l'on soit capable de justifier rationnellement le bien-fondé de cette proposition. Quand on sait vraiment quelque chose, on doit être capable de démontrer la validité de ce savoir, sinon ce n'est qu'une croyance plus ou moins probable. Le paradoxe du savoir, c'est que l'on peut croire savoir, alors qu'on ne sait pas véritablement. Pour être certain de savoir réellement quelque chose, il faut impérativement mettre en œuvre des procédés rigoureux de justification afin que l'on puisse clairement distinguer une simple opinion probable d'un savoir absolument certain et fondé en raison. C'est ce qui fait la force de la célèbre formule de Socrate : « La seule chose que je sais, c'est que je ne sais rien » : en reconnaissant les hautes exigences du savoir et en nous exhortant à la modestie intellectuelle, Socrate nous incite à reconnaître l'imperfection de notre savoir ; et ce n'est qu'une fois cette imperfection reconnue que nous pouvons essayer de le perfectionner, lentement mais sûrement.



Persuader : C'est faire croire quelque chose, ou décider quelqu'un à faire quelque chose. Dans tous les cas, cela implique que notre interlocuteur finisse par adhérer à notre pensée. Pour provoquer cette adhésion, la persuasion utilise toutes les ressources de la sensibilité : en suscitant la pitié ou la terreur, en élaborant une rhétorique émouvante, en séduisant par les paroles ou les gestes, en attirant la curiosité – on n'en finirait pas d'énumérer tous les moyens de la persuasion. Comme la persuasion fait appel à notre cœur et non à notre raison, il faut s'en méfier ; il est aisé de se laisser naïvement persuader de quelque chose qui s'avèrera plus tard absurde, une fois que l'on raisonnera froidement dessus. L'homme politique, l'avocat, et tous les discoureurs vivent de la capacité à persuader.

Convaincre : C'est également faire croire quelque chose ou décider quelqu'un à faire quelque chose, à la différence que les moyens utilisés font appel à la rationalité et non à la sensibilité (même si le langage courant utilise parfois convaincre comme synonyme de persuader). En utilisant des arguments efficaces, en insistant sur les faits qui importent, en enchaînant logiquement les propositions, on cherche à susciter l'assentiment de notre interlocuteur en misant sur l'identité de notre raison : si ma raison est convaincue par une argumentation rationnelle, mon interlocuteur devrait l'être aussi. En réalité, l'effort de convaincre est rarement pur ; la persuasion, à des degrés divers, se mêle presque toujours à la conviction, parce que l'homme est ainsi fait qu'il se montre manifestement plus sensible à ce qui parle à son cœur qu'à ce qui parle à sa raison.

Ressemblance : C'est ce qui présente des similitudes apparentes. La ressemblance est surtout un effet de l'imagination ; on croit voir des similitudes entre deux objets, et on s'appuie parfois à tort sur cette apparente similitude pour en inférer des similitudes supposées réelles mais qui ne sont que des projections erronées. C'est pourquoi il faut se méfier de

notre fascination pour la ressemblance ; c'est souvent à cause d'elle que nous pensons par préjugés ; à force de voir des ressemblances, on n'oublie de voir ce qu'il y a de singulier dans un objet ou un être, et on manque ainsi l'essentiel.

Analogie : C'est une identité de rapport. « Un cheval de bronze ressemble à un cheval, et est analogue à un homme de bronze » (Alain). **Alors que la ressemblance provient de l'imagination, l'analogie provient de l'entendement.** C'est pourquoi deux choses peuvent être analogues sans être pourtant ressemblantes. Quand on dit que le chef de l'Etat est un berger, on ne veut évidemment pas mettre en avant une ressemblance apparente entre les deux ; on veut dire que le chef de l'Etat a un rôle analogue à celui de berger. Même si elles peuvent être utiles, il faut également se méfier des analogies, car on peut en tirer des conséquences trompeuses : il est justement douteux qu'il y ait une identité de rapport entre le berger et le chef de l'Etat, et l'on a souvent répété aveuglement cette analogie en perpétuant ainsi une conception absolutiste du rôle du souverain.

II) Concepts exprimant des facteurs d'intelligibilité

Origine : C'est le commencement de quelque chose, sa première apparition à un moment du temps et de l'espace. L'origine répond aux questions : d'où cela vient ? A partir de quand cela existe ? Comment cela s'est manifesté pour la première fois ? Comme ces questions le montrent, la question de l'origine demande une détermination spatiale et temporelle : quand on se pose la question de l'origine des idées, on cherche à savoir d'où viennent nos idées (de l'expérience ? de notre nature ?) et quand elles sont apparues (dans l'enfance ? depuis que l'on existe ?). **Mais dès que l'on creuse la question, la question de l'origine recouvre également la question des causes qui expliquent l'origine du phénomène :** trouver l'origine des espèces, comme l'a fait Charles Darwin, c'est trouver la raison d'être de la variété des espèces animales. Bref, derrière le concept d'origine se cache aussi souvent le concept de cause. Il faut donc se méfier du mot origine et être attentif au contexte de son utilisation afin de ne pas mal l'interpréter.

Fondement : C'est sur quoi repose des choses. On doit distinguer plusieurs significations à cette expression pour ne pas s'embrouiller. **D'abord, dans son sens le moins spécifique, le fondement ce peut être la cause, le motif, la raison d'être de quelque chose :** c'est en sens qu'on peut dire, par exemple, que notre croyance en l'existence de Dieu trouve son fondement dans la peur de la mort. **Plus précisément, on peut dire qu'une affirmation est fondée lorsqu'elle est justifiée, que ce soit par une démonstration ou par des arguments convaincants ; d'où la distinction entre une opinion fondée et une opinion infondée, c'est-à-dire illégitime, sans rigueur, sans preuve. Dans un autre sens encore, que l'on retrouve souvent en philosophie, le fondement est une proposition ou un système de proposition, qui sert de principe et à partir duquel on peut dériver d'autres propositions.** De nombreux philosophes ont ainsi cherché à déterminer le fondement de la morale ; ils cherchaient à trouver une base assez solide sur laquelle ils pouvaient faire reposer les propositions de la morale. Certains pensent que cette tentative de fondation est absolument essentielle ; d'autres, comme Karl Popper ou Moritz Schlick, pensent qu'il s'agit d'un faux problème stérile dont il faudrait se passer.

Cause : C'est la raison d'être d'une chose, ce qui explique son apparition ainsi que les effets qui en dérivent. La cause est ce qui répond à la question du pourquoi. Depuis Aristote, on peut distinguer quatre types de causes différentes : la cause matérielle (le marbre de la statue), la cause efficiente ou motrice (l'homme sculptant le marbre), la cause formelle ou paradigmatique (la forme idéale conçue par le sculpteur), la cause finale (le but de la création de la statue). Les sciences modernes, notamment depuis Galilée, se sont constituées en se donnant pour objectif de déterminer uniquement les causes efficientes des choses ; en effet, ce qui nous fait comprendre, par exemple, la chute d'un corps, ce n'est pas la cause matérielle (on n'a pas besoin de savoir de quoi est fait le corps en question), ni la cause formelle (un corps qui tombe ne suit pas un paradigme), ni la cause finale (un corps qui tombe n'a pas d'intention, sauf si c'est un homme qui saute volontairement dans le vide, mais c'est un autre problème...), mais bien sa cause efficiente, ce qui revient à déterminer la loi permettant de comprendre comment l'action de la chute de la corps se produit (en l'occurrence, la pesanteur qui s'exerce sur le corps et qui cause une accélération de la chute).

Fin : Dans son sens le plus courant, la fin est ce qui termine quelque chose, sa cessation, comme la fin d'un film ou la fin du monde. Mais souvent, dans les textes philosophiques, fin est pris dans le sens de finalité, de but, d'objectif visé. En ce sens, la fin de quelque chose, c'est le but de son existence, ce en vue de quoi elle a été créée. L'étude de la finalité est appelée téléologie car fin se dit *telos* (Τέλος) en grec ancien. On peut à juste titre essayer de déterminer la fin des actions humaines, ce qui revient à trouver leur signification ; on se pose la question : que veut faire telle personne en faisant telle action ? En revanche, il est plus contestable de prétendre déterminer une fin de l'histoire, comme si on pouvait assigner un but précis au déroulement du processus historique, ou de déterminer une fin aux êtres vivants, comme si on pouvait être certain que Dieu a créé le monde et en suivant, de surcroît, un dessein précis.

Principe : C'est ce qui est premier. Ce mot, très vaste, s'applique dans des champs très différents ; il convient donc de faire extrêmement attention au contexte dans lequel ce mot est situé pour éviter les confusions. **Du point de vue de l'existence, le principe est la source de quelque chose, sa cause première ; on parle ainsi du principe du mouvement, au sens où l'on veut désigner ce qui cause le mouvement. D'un point de vue fonctionnel, le principe de quelque chose désigne ses propriétés essentielles et son mode de fonctionnement ; on peut ainsi parler du « principe d'un jeu » : c'est sa règle**

fondamentale, ce qui fait comprendre nature du jeu. D'un point de vue logique, c'est une « proposition posée au début d'une déduction, ne se déduisant elle-même d'aucune autre dans le système considéré, et par suite mise, jusqu'à nouvel ordre, en dehors de toute discussion » (Lalande). Enfin, **d'un point de vue normatif, le principe c'est une règle pratique qui commande l'action** ; c'est en ce sens que l'on peut dire, par exemple : « j'ai pour principe de toujours donner sa chance à autrui ».

Conséquence : C'est ce qui résulte de quelque chose. En logique, c'est ce qui découle des principes. Dans la vie pratique, les conséquences sont les résultats de nos actions. Le conséquentialisme est un courant de philosophie morale qui estime que le critère nous permettant de juger si une action est bonne ou mauvaise doit se trouver uniquement dans les conséquences de nos actions, et non dans nos intentions.

III) La classification des êtres, des manières d'être et des types de jugements

Absolu : Dans le sens le plus courant, est absolu ce qui n'a pas de restriction, ce qui ne fait aucune concession : c'est en ce sens qu'on parle de « nécessité absolue », de « génie absolu », ou encore de « pouvoir absolu ». Dans son sens le plus métaphysique, absolu est à rapprocher de son étymologie *absolvere* (en latin, « détacher », « séparer », « délier » mais aussi « rendre parfait ») ; **l'absolu serait quelque chose n'ayant pas de conditions d'existence, n'ayant pas de relations avec d'autres êtres, se suffisant pleinement par soi-même et n'ayant besoin de rien d'autre que de soi-même pour exister** –



bref, ce serait Dieu, qui est à lui-même sa raison d'être et qui seul peut dire, comme dans la Bible : « Je suis celui qui suis » (*Ehyeh Asher Ehyeh* en hébreu). Face à ce sens métaphysique de l'Absolu, il y a deux attitudes antagonistes : ou bien l'on cherche, par des procédés divers, à se

rapprocher de la connaissance de cet Absolu ; ou bien, au contraire, on se montre sceptique et on se rit de la prétention à connaître une entité suprême quelconque qu'on pourrait considérer comme Absolu, d'où la formule d'Auguste Comte : « tout est relatif, voilà la seule chose absolue ».

Relatif : C'est ce qui dépend d'autres choses, ce qui est conditionné, ce qui a un rapport avec d'autres entités. Dans la langue courante, quand on dit : « C'est relatif », on veut dire : « ça dépend du rapport que l'on a avec cette chose » ; ainsi, un jugement de goût est souvent qualifié de relatif à l'individu qui l'énonce, ce qui signifie que ce jugement est conditionné par la personnalité qui l'émet et qui par conséquent ne peut être universalisé et considéré comme une vérité absolue. Ce type de raisonnement, poussé à l'extrême, conduit à ce qu'on appelle le relativisme, courant de pensée d'après lequel aucune affirmation ne peut être certaine du fait que toute affirmation dépend toujours de la subjectivité de la personne énonçant cette affirmation. En physique, on parle depuis Einstein de temps et d'espace relatifs, car avant lui, on avait l'habitude de considérer le temps et l'espace comme des réalités absolues, c'est-à-dire valant pour elles-mêmes et n'ayant aucune relation entre elles ; or, la révolution de la théorie de la relativité restreinte de Einstein est de montrer que le temps et l'espace sont liés entre eux, qu'ils forment une relation, qu'ils sont relatifs, et c'est ce qu'on appelle l'espace-temps.

Objectif : Si on laisse de côté les significations non philosophiques de ce mot (l'objectif que l'on se fixe, l'objectif comme instrument d'optique...), on qualifie d'objectif ce qui est relatif à l'objet pensé, indépendamment du sujet qui pense cet objet. Un jugement objectif est un jugement impartial, car les intérêts privés de la personne émettant ce jugement sont laissés de côté au profit de l'objet lui-même. Une affirmation objective est donc censée valoir pour tous les individus ; quand je dis « $2+2=4$ », j'affirme une proposition objective valide pour tous ; ma personnalité n'influe pas sur cette proposition. Il est relativement aisé d'être objectif dans les sciences formelles et les sciences de la nature ; il est impossible d'être complètement objectif quand on pratique les sciences humaines, car ce sont des sciences qui font intervenir notre compréhension de l'être humain, et donc notre personnalité.

Subjectif : C'est ce qui est relatif au sujet pensant. On désigne ainsi les états et processus psychiques d'un individu ; faire de la psychologie, c'est étudier d'un point de vue objectif ce qu'il y a de subjectif en nous. **Mais on utilise surtout l'adjectif subjectif pour caractériser un jugement qui ne vaut que pour l'individu qui l'énonce** ; ainsi, quand on dénonce une note en disant que « de toute façon c'est subjectif », on veut dire par là que le correcteur n'est pas impartial et qu'il s'est fondé sur des préférences personnelles et non sur des raisons objectives pour établir la note. Il faut énormément de précaution et d'attention sur soi pour ne pas se laisser aller à émettre des jugements subjectifs ; dans certains domaines, la subjectivité est nécessairement présente dans une certaine mesure, comme dans le domaine de l'art : quand on apprécie une œuvre d'art, on met forcément en jeu une part de notre subjectivité.

Abstrait : L'abstrait, c'est une représentation qui est devenue générale une fois qu'on en a retiré les éléments concrets. L'abstrait est donc toujours le résultat d'une simplification. Contrairement à ce que pourrait croire le sens commun, l'abstrait est plus simple que le concret, qui est toujours infiniment complexe. Le concept de « table » est très pauvre par rapport à la multiplicité des tables concrètes et singulières que nous pouvons voir. Notre langage est formé de concepts abstraits qui nous permettent de penser efficacement. Sans abstraction, nous serions comme des enfants sans langage noyés dans une

expérience purement concrète ; nous éprouverions des choses, mais nous serions incapables d'en parler et d'y comprendre quoique ce soit.

Concret : C'est le réel lui-même, non simplifié par nos concepts abstraits. S'il n'y avait pas de concret, nous serions de purs esprits pensant sans contact avec rien de réel ; le concret est ce qui nous rappelle toujours au monde et à notre expérience de celui-ci. On oppose souvent l'abstrait et le concret comme s'il fallait choisir entre l'un ou l'autre, alors qu'il faut que l'un complète l'autre : le concret a besoin de l'abstrait pour pouvoir être pensé ; l'abstrait a besoin du concret pour se rapporter au réel et ne pas être qu'un verbiage creux.

En acte : Expression essentiellement utilisée chez Aristote pour désigner ce qui est en train de se s'accomplir ou ce qui est déjà accompli. L'exemple classique est celui de la fleur : la fleur, c'est la plante en acte, alors que la graine, c'est la plante en puissance.

En puissance : Expression opposée à celle « d'en acte » qui désigne le potentiel encore non réalisé d'une chose. On peut ainsi dire qu'un enfant est un mathématicien en puissance, dans le sens où il est virtuellement possible que plus tard, il devienne en acte un mathématicien. Nous sommes tous beaucoup de choses en puissance ; nous aimons à imaginer de multiples destins possibles pour nous ; mais dans le réel, nous ne pouvons réaliser qu'un seul destin et n'être que ce que nous sommes. C'est le sens de la belle formule de Paul Valéry : « Je suis né plusieurs, je suis mort un » : à notre naissance, nous avons en puissance une infinité de vies ; à notre mort, nous ne pouvons plus imaginer d'autres vies, nous avons accompli nos virtualités, nous avons été pleinement en acte, et il ne nous reste plus aucun potentiel à réaliser.

Contingent : Ce qui peut ne pas être, ce qui pourrait être autrement. Notre naissance peut être vue comme contingente : il suffit de changer un minuscule paramètre dans l'enchaînement des faits pour que nous ne soyons pas nés (une rencontre qui n'a pas lieu, un rapport sexuel fait plus tôt ou plus tard, un spermatozoïde plus efficace que celui qui a donné lieu à notre naissance, et nous n'existerions pas). Certains se sentent accablés par la contingence de leur être et du monde, comme Roquentin dans *La nausée* de Jean-Paul Sartre ; d'autres y sont indifférents et pensent que la pensée de la contingence n'est que le fruit d'une imagination malsaine (Spinoza).

Nécessaire : Ce qui ne peut pas ne pas être, ce qui ne pourrait pas être autrement. Par exemple, il est nécessaire que la somme des angles d'un triangle fasse 180° ; on peut examiner tous les triangles du monde, on trouvera nécessairement le même résultat. Plus la science progresse, et plus on parvient à comprendre la nécessité des choses ; il suffit de dérouler méticuleusement la chaîne des causes et des effets pour s'apercevoir que les événements du monde n'auraient pas pu se passer autrement. L'entendement voit la nécessité des choses ; l'imagination, en jouant avec les possibles, voit la contingence des choses.

Possible : Ce qui pourrait être, mais qui n'est pas ou n'est pas encore. Le futur est riche d'une infinité de possibles, mais le présent, par définition, n'est pas possible : il est. La pensée des possibles peut souvent s'avérer stérile et malsaine : le rêveur se complaît dans la contemplation des possibles ; l'homme d'action réalise les possibles, il fait advenir les événements, il s'appuie sur la nécessité du réel et se change ainsi soi-même et le monde.

Essentiel : Ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle est. L'égalité des côtés d'un carré est une caractéristique essentielle du carré ; si on retirait cette caractéristique, le carré ne serait plus un carré. **Par extension, dans la vie courante, essentiel désigne tout ce qui paraît important.**

Accidentel : Désigne ce qui n'est pas essentiel dans une chose. La couleur jaune d'un carré est une caractéristique accidentelle ; si on retire le jaune du carré, le carré demeure un carré. **Dans la vie courante, accidentel désigne ce qui arrive par hasard.**

Genre / Espèce / Individu : Ce sont des notions permettant de classer les êtres. Le genre est ce qu'il y a de plus général ; l'espèce est contenue dans le genre et précise des attributs spécifiques à une classe d'êtres ; l'individu est un être particulier appartenant à un genre et à une espèce. Prenons l'exemple de Socrate : il appartient au genre animal (par opposition au genre végétal ou minéral), mais il appartient plus précisément à l'espèce humaine, et plus particulièrement, il est un homme unique et particulier, né en -470 et mort par condamnation de la justice athénienne en -399.

Idéal : « Un modèle qu'on se compose, en vue de l'admirer et de l'imiter. L'idéal est toujours nettoyé d'un peu de réalité qui ferait tache. On n'aime pas savoir qu'un juge incorruptible est avare chez lui. On n'aime pas savoir qu'un chercheur de vérités a flatté les puissants. Tout amour se fait un idéal de son objet ; et ce genre d'aveuglement est bien moins nuisible que

celui qui procède de la haine. L'humanité s'élève au-dessus d'elle-même par un culte de purs héros qui n'ont pas existé tels qu'on les adore. Léonidas est un idéal, et Sparte aussi. » (Alain)

Réel : Ce qui existe. D'une certaine manière tout est réel, même nos rêves, nos illusions et nos fantasmes, puisque ceux-ci existent bien dans notre pensée ; **mais la plupart du temps, nous utilisons le mot réel en le réservant pour désigner ce qui existe en dehors de notre conscience : en ce sens, le réel s'oppose à ce qui n'est qu'imaginaire, qu'apparent, ou possible.**

Transcendant : Ce qui dépasse une sphère de réalité et appartient à un ordre supérieur. La plupart du temps, le transcendant renvoie à un monde intelligible divin, qui serait au-delà de notre monde sensible. Certains pensent que la transcendance est une évidence ; d'autre doute de la possibilité même qu'il puisse exister un monde supérieur à celui que nous connaissons.

Immanent : C'est ce qui est interne à un domaine ou à un ordre. Certains penseurs sont qualifiés de penseurs de l'immanence car ils estiment que rien n'est transcendant et qu'il n'existe rien d'autre que l'univers tel que nous le connaissons. On parle parfois de « justice immanente » pour dire qu'on n'a pas besoin d'attendre le châtement de l'au-delà pour que justice soit faite : la justice se fait ici-bas, dans notre vie terrestre.

Universel : C'est ce qui vaut pour l'univers tout entier. Newton parle de « gravitation universelle » parce que la gravitation en question s'exerce dans tous les lieux de l'univers, sans exception. $2+2=4$ est une vérité universelle ; même des extraterrestres adhérerait à cette proposition. Le problème est nous attribuons souvent l'universalité à ce qui n'est en fait que particulier à nous-mêmes ou à notre propre culture. Les droits de l'homme sont-ils vraiment universels, comme le prétend la déclaration ? Existe-il vraiment des valeurs morales universelles, valables partout, admises par tous les êtres raisonnables ? Existe-t-il vraiment des œuvres d'art qui plaisent universellement ?

Général : Désigne ce qui vaut pour la majorité des cas. Le mot est un entre-deux entre universel et particulier. Une vérité mathématique est universelle car elle ne connaît absolument aucune exception ; une proposition du genre : « la plupart des hommes sont cupides » est une proposition générale car elle peut admettre des exceptions. Il faut se méfier de la tendance de l'esprit humain à trouver des généralités partout ; c'est souvent ce qui conduit à des préjugés néfastes (« la plupart des juifs sont avares » etc.)

Particulier : C'est ce qui vaut pour certains cas ou un seul cas. La plupart du temps il n'y a pas de différence bien nette entre particulier et singulier ; l'opposition entre ces deux termes est donc un peu artificielle.

Singulier : Ce qui est spécifique à un seul cas ; ce qui se réfère à ce qu'il y a d'unique dans un être ou une situation. Dans la mesure où chaque être comporte des caractéristiques uniques et où chaque être se situe différemment dans l'espace et le temps, on peut dire que chaque être est singulier. La connaissance du singulier nous permet de sortir des généralités creuses et d'appréhender vraiment le réel ; mais est-ce qu'en cherchant à connaître ce qui est unique, nous ne sommes pas conduits inévitablement à utiliser des concepts généraux finissant par masquer la singularité recherchée ?

Identité : C'est le fait d'être le même. En logique, trouver l'identité d'une chose revient à trouver son équivalent : $2+2$, c'est la même chose que 4 : on établit une identité. En dehors de la logique, on constate que pour qu'une chose soit ce qu'elle est, il faut bien qu'il y ait une certaine stabilité dans ses propriétés faisant qu'elle reste identique à elle-même malgré les changements qui s'opèrent sur elle avec l'effet du temps. Je ne suis plus le même aujourd'hui qu'il y a cinq ans ; de nombreux changements ont transformé mon être ; et pourtant, je reconnais clairement que celui que je suis maintenant est en un certain sens identique à celui que j'étais il y a cinq ans. Toute la question est de savoir dans quelle mesure ce sentiment d'identité de soi-même ou des choses est réel ou n'est qu'une illusion venant de notre peur d'apercevoir que tout change, se détruit et renaît en permanence.

Égalité : Dans le sens logique et mathématique, l'égalité est synonyme d'identité. Quand je dis « $2+2$ est égal à 4 » je veux dire que la proposition « $2+2$ » est identique au chiffre « 4 ». **Dans le sens courant et pratique du mot, l'égalité présente énormément de confusion et ne veut rien dire tant qu'on ne précise pas la référence qui sert de critère à la mesure de l'égalité.** On dit souvent que tous les hommes sont égaux ; soit, mais par rapport à quoi ? Comme il est évident que les hommes ont des dispositions naturelles inégales (« la nature est aristocratique » disait Schopenhauer), l'égalité ne peut exister qu'en tant qu'idéal plus ou moins réalisable en fonction de notre optimisme ou de notre pessimisme sur la nature humaine.

Différence : C'est ce qui fait qu'une chose diffère d'une autre. Rien n'est absolument différent ; on trouve toujours quelques rapports identiques entre les choses, sinon on serait en face d'une réalité qui nous serait complètement étrangère, dont on ne pourrait rien dire. L'esprit de finesse tente de comprendre une chose en trouvant une identité avec une autre chose (ce qui est le sens même de la connaissance : connaître, c'est toujours retrouver une chose dans une autre), mais sans pour autant dissiper ce qu'il y a d'irréductiblement singulier dans cette chose. Quand on connaît quelqu'un, on voit ce que cette personne a de

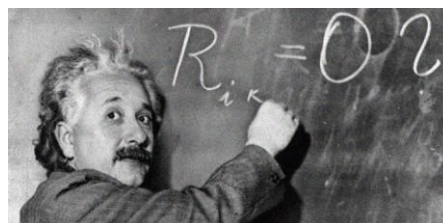
commun avec d'autres hommes, mais on voit également les caractères spécifiques qui la différencient de tous les autres hommes.

IV) Concepts se rapportant à la pratique

En théorie : C'est ce qui permet à l'esprit de penser un ensemble de choses grâce à une construction intellectuelle cohérente, élaborée selon une méthode rigoureuse, mettant en ordre des idées et des faits. Les théories sont presque toujours imparfaites, car, du fait de leur nature abstraite, elles tendent à négliger l'irréductible complexité du réel ; cela dit, c'est grâce à la théorie que l'on peut avancer dans notre compréhension du monde, compréhension qui nous permet par la suite d'agir plus efficacement sur le monde.

En pratique : C'est ce qui, une fois mis à l'œuvre, a des effets concrets.

Alors que la théorie permet à l'esprit de comprendre, sans que cela ait des conséquences directes sur notre monde, la pratique permet d'agir directement sur le réel. Il est fréquent d'opposer théorie et pratique, à tort : la très concrète bombe atomique dérive directement des travaux scientifiques très théoriques de Einstein, et, ce qui est encore plus important, la recherche théorique est en tant que telle une pratique ayant des effets tout à fait concrets sur le chercheur.



En fait : C'est ce que l'on peut constater dans le réel. Alors que certains raisonnements s'appuient sur des valeurs, sur ce qu'on appelle le devoir-être, d'autres s'appuient sur des faits, sur ce qui est admis comme ayant eu lieu dans le réel. La morale ne peut pas se contenter d'accepter les faits ; par nature, elle cherche ce qui va au-delà des faits.

En droit : C'est ce qui est relatif à une norme que l'on considère comme légitime. On se fonde sur un idéal élevé de justice et de légitimité pour déterminer comment les choses devraient être, même si on sait pertinemment qu'elles ne sont pas ainsi. C'est pourquoi l'on dit que tous les hommes naissent libre et égaux en droit ; même si dans les faits, nous savons tous que cette liberté et cette égalité dépendent de nombreux facteurs, le droit nous indique l'idéal vers lequel est censé tendre la société.

Légal : C'est ce qui est conforme au droit positif, c'est-à-dire à la législation admise par une autorité publique. Le légal est de l'ordre du factuel : il s'agit simplement de constater si un comportement respecte ce qui est indiqué par la loi ou non. Ce qui est légal peut donc très bien être illégitime et injuste ; il était légal de dénoncer la présence de juifs dans la France de Vichy, même si cette acte paraît moralement choquant et illégitime.

Légitime : C'est ce qui est conforme aux normes idéales de justice. Le légitime appartient à un ordre de justice supérieur, fondé sur un idéal moral censé être valable universellement. Une décision de tribunal peut être légale mais illégitime ; une désobéissance à la loi peut être illégale mais légitime. Les résistants dans la France de Vichy étaient dans l'illégalité, mais nous reconnaissons maintenant tous qu'ils désobéissaient légitimement à l'ordre en place. Nous sentons tous que nous ne pouvons pas nous contenter de la légalité pour déterminer ce qui est légitime ou non ; mais il est néanmoins difficile de trouver des critères fiables pour déterminer de manière objective ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas.

Obligation : C'est ce qui nous astreint à faire ou à ne pas faire quelque chose pour des raisons morales ou juridiques. Dans tous les cas, l'obligation n'implique pas la contrainte physique. Je peux être obligé de dire la vérité selon la morale, et pourtant aucune contrainte physique ne me force à dire la vérité. Ainsi, nous sommes toujours libres de nous soumettre ou non à une obligation ; et c'est pourquoi on remarque tant différences entre des êtres qui sont consciencieux et qui ressentent un devoir impératif de respecter leurs obligations, alors que d'autres, au contraire, sont peu sensibles à leurs obligations et y échappent sans aucun scrupule.

Contrainte : C'est ce qui nous force à faire ou à ne pas faire quelque chose. Alors que je peux choisir de ne pas suivre une obligation, je suis forcé de respecter une contrainte. Je ne suis pas obligé mais contraint de respecter la loi de la gravité universelle. Quand un voleur pointe son revolver sur moi et me demande de lui donner l'argent que je possède, je ne suis pas obligé de lui donner, je suis contraint, forcé par les circonstances ; je n'ai pas le choix.



ACHIEVEMENT UNLOCKED

